

## De Port Daniel à New-Carlisle

(CROQUIS SUR LA GASPESIE)

**N**OUS reprenons aujourd'hui la suite des scènes et légendes de la grève, que nous devons à la plume si bien documentée de M. J. A. Galibois. Ces croquis sur la Gaspésie ont maintenant un cachet d'actualité. Ce beau pays, qui s'ouvre de plus en plus à la colonisation, attire par ses sites pittoresques, ses forêts giboyeuses et ses cours d'eau limpides et poissonneux, des milliers de sportmen.

\* \* \*

De Port Daniel, après la montée d'une longue côte, nous cheminons sur un terrain généralement égal, mais plutôt élevé; les premiers lots sur le front de la route sont quasi tous occupés, et la façon dont sont bâties les fermes indique presque en chaque cas une relative aisance, acquise par la pêche peut-être? La chaîne de ces habitations, parfois détournée par une jolie anse ou par une petite côte en pente raide, est souvent rompue par un cours d'eau, peu considérable de volume sans doute, mais qui n'en fraye pas moins en un moment, grâce au déclin prononcé du sol, son petit bonhomme de chemin vers la mer. Toujours, toujours des terres bien arrosées.

Quelle richesse un tel sol ne renferme-t-il pas!

S'il advenait un jour qu'un de ces entrepreneurs agriculteurs de la vallée du Richelieu, industriel moderne, constructeur, homme d'affaires remuant, vint s'établir ici, de quelles ressources ces terres et ces rivières, les plus puissantes surtout, ne seraient-elles pas pour lui?

En plus d'une culture intense et sans trêve, voyez-vous d'ici surgir tout à coup scieries, moulins, fabriques, usines, manufactures, etc., lesquelles répandraient leurs produits rapidement dans toute la contrée, en concurrence avec les établissements analogues de Campbellton et de Bathurst. La construction du chemin de fer A. & L. S. jusqu'à Port Daniel, en doublant la population de ces localités, leur vaudra peut-être ainsi qu'au terminus, la première migration d'un "rara avis", homme industriel et pratique pouvant exploiter ces forces hydrauliques, et dont l'exemple aurait d'autant plus de prix que les possibilités de progrès en général sont énormes dans ce somnolent pays, où tant de choses restent à faire. Pendant que ces réflexions s'imposaient à mon esprit et remplaçaient peu à peu les courses folles de l'imagination, nous parcourions la distance de vingt milles comprise entre la Pêche-à-Manon, petit poste de pêcheurs où il se fait aussi un peu d'agriculture, et Paspébiac.

New-Carlisle, la jolie "twin-city", que l'on n'atteint cependant qu'après avoir vu Nouvelle, Shigawake, Saint-Godfroi, Hopetown, dérouler leur belle verdure, où sont bâties de grandes fermes et de bien jolis manoirs écossais. Hopetown, quoique relativement peu considérable, est peut-être, après New-Carlisle, la localité la mieux bâtie de toute la Gaspésie: ses habitants sont des fermiers écossais qui, avec leur proverbiale ténacité, se sont voués exclusivement au sol.

Paspébiac, qui, avec New-Carlisle, forme une belle continuité, est divisé en deux parties, tout comme une cité opulente. A deux cents pieds d'altitude, sur le sommet d'une falaise qui, ainsi qu'un vaste rempart prolonge jusqu'à New-Carlisle son escarpement régulier, sont situées de chaque côté de la route, en une double ligne ininterrompue de jolies villas, de gais chalets et de beaux magasins, très achalandés le jour où nous passons. La falaise offre au touriste un superbe coup d'oeil sur la Baie des Chaleurs, et vaut à Paspébiac d'être maintenant recherchée à l'égal de sa voisine par les riches Américains, qui, louant des cottages sous bois, viennent ici passer l'été. New-Carlisle est cependant, sinon

le plus grandiose d'aspect, du moins le plus joli des sites gaspésiens, et peut-être l'une des trois plus belles localités riveraines du pays. Selon le mot d'un homme d'esprit, c'est: "une petite ville endimanchée de promenade à la campagne". Bâtie irrégulièrement quant à la route, ses belles villas, ses chalets agrestes, ses petits manoirs, sont éparpillés profusément ainsi que des fleurs de tout genre et de toute nuance, parmi les pins parfumés, les cyprès ombreux et les bouleaux géants. L'on conçoit en la voyant qu'on doive y bannir toute peine, tout travail, toute occupation: c'est un lieu charmant, fait pour l'amour, le repos de l'âme ou l'oubli, cette forme usuelle du bonheur.

La "basse-ville" de Paspébiac est composée d'une étroite bande de terre ferme qui, à l'ouest, chausse, pour ainsi dire, le pied de la falaise, et sur laquelle se trouvent assez rapprochés les uns des autres les magasins et les entrepôts rivaux de la maison Robin et de la Compagnie LeBouthillier. Un peu plus bas encore, l'oeil aperçoit un long banc de sable où sont construites à queue-leu-leu des centaines de maisons de pêcheurs avec leurs chafauds et leurs vignots couverts de morue, six mois l'an. Ces pêcheurs, généralement habitent eux aussi les hauteurs durant l'hiver; ce n'est que pour la saison active qu'ils viennent demeurer sur le "bagne", comme ils disent, dans ces petites maisons où cinq ou six personnes doivent être comme harengs en caques. Ce banc de sable est la base d'un triangle équilatéral; à chacune de ses extrémités partent deux angles qui vont se rejoindre en mer à un mille de distance formant un barchois d'une lieue de circuit, mais qui, malheureusement, n'est accessible



L'Anse à Beaufile et le Cap Désespoir.

qu'aux barges de pêche. Il y a cependant un havre tout près, avec de longs quais, où tout l'été les goélettes de la maison Robin viennent accoster et prendre leur cargaison de morue.

Cette puissante compagnie, fondée vers 1775, possède, tant sur le Labrador canadien que sur la côte du sud, vingt-cinq ou trente postes de pêche, dont le bureau principal et la régie se trouvent ici. Ses vaisseaux sillonnent à l'année la Manche, l'Atlantique, la Méditerranée et l'Adriatique, et la quantité de poissons vendue par elle et expédiée aux Antilles, au Brésil, à la République Argentine, en Italie, en Espagne, en Angleterre, équivaut à elle seule à la quantité vendue dans ces différents pays par toutes les autres compagnies canadiennes réunies. Le nombre de gens employés à cette grande moisson de la mer, "alma nutrix" elle aussi, est énorme et principalement composé d'Acadiens et de Paspillats. De ces derniers, sans doute, vous ne connaissez pas grand'chose, citoyens...; cela va fournir à votre humble serviteur le prétexte d'une pédante dissertation historique sur l'amalgame des races, aux premiers temps de la colonie.

S'il est sur notre littoral un autre endroit aussi joli que Paspébiac, aussi visité par les touristes, aussi vanté pour son site pittoresque, il n'en est aucun, certes, dont la population ait à un si haut point défrayé la chronique des côtes, pendant au delà d'un demi-siècle. Cette population, aujourd'hui mixte et composée de Jersiais, de Canadiens, d'Irlandais et d'Acadiens, contient aussi un cinquième hétérogène, qui tend à disparaître à

présent, mais qui un jour n'en peupla pas moins toute la ville à lui seul, en opposition aux Irlandais et aux "colonists" compacts de New-Carlisle; je veux nommer les Paspillats. Tombés Dieu seul sait d'où exactement, et Dieu seul sait par quel moyen, les Paspillats, dont le caractère indique des points d'homogénéité avec une autre race nombreuse ici, révèlent aussi des traits généraux qui les en éloi-



Village de Bonaventure.

gnent, et sont évidemment le résultat de plusieurs générations de sang-mêlés où l'Acadien-breton domine aujourd'hui, mais dont l'origine est hypothétique. Selon la version de quelques historiens, et c'est la plus vraisemblable, il faudrait chercher fort loin la provenance du premier élément constitutif de cette race. Sur de pressantes demandes, Colbert aurait, vers 1670, envoyé à Plaisance un groupe de soldats recrutés un peu partout, défenseurs dont il ne fournissait peut-être pas en même temps le dossier de l'état civil. Ces miliciens, mis en disponibilité peu après, émigrèrent en Acadie, firent chasse et vie commune avec les Souriquois, et opérèrent ainsi une sélection à rebours: leurs fils épousant des

Squaws de la tribu Micmac, pendant que leurs filles, brunes ou blondes, une denrée rare à cette époque, s'alliaient aux caboteurs basques, et un tout petit nombre aux pêcheurs bretons. De ces quatre éléments, seraient issus les Paspillats, qui, pour cela, n'en sont pas moins fiers. "Les Paspillats", vous diront-ils, ils étions des hommes rares: pour la chasse, pour la pêche, et pour prier le bon Dieu, ils n'en craignons point."

"Emmanuel Brasseur, écrivait l'abbé Ferland, en 1836, est le type idéal de la race. Sec, fort et vigoureux, les yeux brillants, plein de vie et de feu, il passe pour un habile pêcheur et un intrépide marin. Ses prouesses sur la mer sont nombreuses et il aime à les raconter. Sa langue ne lui suffit pas pour raconter ses pensées; car, quoiqu'il parle vite et haut, il emploie toutes les parties de son corps pour présenter avec plus d'énergie les incidents et les faits que sa parole s'occupe à décrire. Vous dit-il les tempêtes qu'il a essuyées dans sa barge? Il se balance comme les mâts, il bondit comme la vague, il siffle comme les vents déchaînés. Rappelle-t-il quelques exploits de pugilat? Sur votre tête il promène un poing décharné et dur comme un marteau, et à chaque instant menace de vous assommer. Vous raconte-t-il comment le médecin a coupé la jambe à son fils? il s'étend sur le plancher, s'arme d'un couteau, se roidit, se roule, se tord comme une couleur blessée, et cherche ainsi à exprimer les sensations de la douleur que lui-même n'a jamais éprouvée."

Cette dernière est une longue histoire qu'Emmanuel termine en déclarant que pendant une semaine "le joculot n'avions pas d'autre goût que de flairer de la douceur." Dans le langage des Paspillats, le "joculot" est le dernier garçon de la famille, et "flairer de la douceur", cela veut dire manger du sirop. Il est sûr qu'il y a en eux du basque: Chapudós, Esquiros, Hesperos, ces noms vous donnent tout de suite l'illusion d'une descente à Saint-Jean-Pied-de-Port. A part cela, leur front nul, leurs petits yeux ronds à fleur de tête, leur rire indien en saccades, leur entêtement stupide, leur imprévoyance naturelle, leur irascibilité dès la plus légère ivresse; d'autre part, leurs moeurs frugales, leur empressement à rendre service, leur vie discrète et effacée, sont des traits généraux où l'on saisit aisément la triple lignée des basques, des indiens et des Bretons, et plus malaisément sans doute celle de ces braves soldats dont Turenne n'avait peut-être pas voulu pour son armée d'Allemagne. (A suivre)

J. AUGUSTE GALIBOIS.



Saint-Georges de Malbaie.